

leur mémoire toutes les circonstances de la *malédiction levée*, de parler du bon missionnaire, d'échanger leurs joyeuses impressions et de se communiquer tous leurs rêves fraîchement renouvelés. Petit Jacques grandissait, s'instruisait, faisait sa première communion, travaillait... Le pré autour de leur maison s'élargissait, leur terre s'améliorait, leur rocher se défrichait, leurs arbres croissaient... C'était le printemps, c'était l'été, c'était la moisson... Il y avait de la verdure, du gazon, du soleil, des fleurs, des fruits... Petit Jacques était gentil; petit Jacques était béni!... Puissance d'un cœur heureux! Pendant ce temps-là petit Jacques ronflait dans son lit, la lampe s'éteignait, le grillon du foyer chantait, la bise sifflait, la neige s'amoncelait... C'était l'hiver au dehors, mais dedans c'était toute espérance et joie.

Le lendemain Jacques, fidèle au rendez-vous, arrivait de bonne heure au confessionnal du missionnaire.

— Eh bien? mon ami, dit le prêtre, tout va bien aujourd'hui, n'est-ce pas?

— O mon père, ma femme m'a dit que vous êtes un saint, et je le crois bien, car c'est comme si vous nous aviez tous ressuscités.

— Je suis un pécheur comme vous, mon ami, mais la prière, mais la confiance en Dieu, sont puissantes, et sa bénédiction se répand sur le cœur contrit qui l'invoque. Et votre enfant, votre petit Jacques?

— Mon père, vous avez donc retenu son nom? Ah! mon petit Jacques n'est plus maudit, nous l'avons bien connu et nous en sommes bien sûrs.

Et là-dessus l'heureux père se prit à raconter dans toute leur gracieuse naïveté les moindres détails de tout ce qui s'était passé la veille; et il termina avec exaltation:

— Non, mon enfant n'est plus maudit! Maintenant il est bon, il est pieux, il est beau, il est sage... Je l'aime comme un petit ange!

— Vous avez raison, mon ami, aimez-le comme un ange. Oui, père de famille, car c'est ce qu'il me restait à vous dire; oui, aimez votre enfant, respectez votre enfant, traitez votre enfant comme un ange que Dieu vous a confié, dont vous lui répondez! Souvenez-vous qu'entre vos mains et par votre faute cet ange de Dieu pourrait redevenir un petit démon. N'oubliez jamais ce que vous avez fait hier, et jamais ne faites le contraire. Comprenez bien dorénavant, mon ami, que pour élever votre enfant ce n'est point trop de tout le dévouement dont vous êtes capable. Plus de rudesse brutale, plus de colère, plus de juréments ni d'imprécations; mais la douceur, la bonté, la patience, la raison, la tendresse, l'amour. Rendez-lui le séjour de votre maison si agréable, la compagnie de son père et de sa mère si attachante, qu'il ne veuille jamais les quitter. Enfin, mon ami, suivez toujours le chemin où vous êtes entré tous les trois hier, et je puis vous prédire que tous les trois vous serez consolés jusqu'à votre dernier jour.

— Que Dieu m'en fasse la grâce, reprit Jacques, essuyant une larme et joignant ses mains pour commencer sa confession!

Et c'est ici que finit notre histoire.

L'abbé Pétrus.

HISTOIRE D'UNE ROSE.

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

I

... Elle releva sa tête mourante et commença ainsi son histoire:

— Hier... — la vie des fleurs compte si peu de jours! — hier le premier rayon du soleil entr'ouvrit doucement mon calice et me fit éclore au milieu de mes sœurs, fraîche et jolie comme elles.

Je m'en souviens encore. Etourdie d'abord par l'air et le grand jour, je me tins timidement cachée sous ma plus large feuille; mais peu à peu, pressée de voir le monde, je me hasardai à lever la tête et à regarder autour de moi.

Ma tige s'élevait gracieusement sur un des plus beaux rosiers qui jamais aient pris naissance dans ce pays, où l'on nous cultive par centaines pour nous cueillir et nous vendre à peine écloses. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre sur la terre, je voyais des roses. Je crus d'abord que nous remplissions à nous seules tout l'univers; mais un oiseau vint à passer, mon regard le suivit dans son vol: je vis le ciel bleu, les nuages dorés; j'entendis chanter l'alouette; un petit insecte tomba près de moi, et je compris qu'il y avait dans le monde d'autres êtres que des fleurs.

Alors, ma pensée grandissant, je me demandai qui avait créé tout ce que je voyais et moi-même. Un souffle harmonieux glissa dans l'air en murmurant un nom: JÉHOVA.

Ce nom éveilla dans mon esprit une pensée inexprimable de grandeur et d'amour. Je sentis que s'il est beau, que s'il est doux de vivre, il est plus beau, plus doux encore de rendre grâce à Dieu de la vie qu'il nous a donnée. Cette pensée m'inspira une hymne de reconnaissance au créateur du ciel, de la terre et des roses. Je saluai le maître de la nature; je le remerciai de ce qu'après avoir dispensé la vie à tant d'êtres divers, il m'en avait fait une petite part en m'envoyant aussi, à moi, faible fleur, un rayon de soleil pour me faire naître et me réjouir.

Après ma prière, je promenai ma vue avec ravissement sur ce qui m'entourait. J'admirai le soleil; je contemplai le ciel: je bus la rosée; j'écoutai le vol des sylphes et le chant du grillon. Mon calice entr'ouvert aspirait l'air pur du matin; mon parfum, bien faible encore, s'exhalait doucement; insoucieuse et charmée, je m'abandonnai à la vie, et je me mis à jouir nonchalamment de l'existence, en me berçant heureuse sur ma tige.

II

Cependant j'étais étonnée de voir autour de moi mes sœurs tristes et languissantes; quelques-unes même pleuraient. Hélas! elles connaissaient déjà le sort que nous préparait l'avenir. Presque toutes, plus épanouies que moi, en savaient beaucoup plus sur les choses de ce monde. Écloses de la veille, elles avaient un long jour d'expérience; et voilà pourquoi sans doute des larmes s'échappaient sur leur vert feuillage. Et moi, tout occupée à repousser mon enveloppe, à déplier mes pétales pour m'épanouir au plus vite, je n'avais garde de songer que cette vie dans laquelle j'entrais et que je trouvais si douce, pût finir déjà.

Les discours de mes sœurs ne tardèrent point à